

François Maspero

Des saisons
au bord de la mer

Éditions du Seuil

Je remercie Annie Morvan, éditrice au Seuil,
d'avoir rendu possible la publication de ce volume
dans « La Librairie du XXI^e siècle ».

M. O.

ISBN : 978-2-02-099263-3

© Éditions du Seuil, mars 2009.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

– *Personne ne vit plus dans la maison, me dis-tu :
ils l'ont tous quittée. Le salon, la chambre, la cour ;
gisent, dépeuplés. Il ne reste personne, puisqu'ils
sont tous partis.*

*Et moi je te dis : Quand quelqu'un s'en va, quel-
qu'un reste. Le point par où est passé un homme
n'est plus seul. N'est seul, de solitude humaine, que
le lieu où nul homme n'est passé.*

CÉSAR VALLEJO (Pérou, 1892 – Paris, 1938)

Poèmes humains

I.
VOIR LES FALAISES

1.

Dans ces années d'après-guerre, qui étaient pour lui celles de son adolescence, il venait de Paris par le train. Je le vois traverser la gare du Nord noire et enfumée, sous des verrières crevées où prévalait un jaune sale mais qui portaient encore des traces de la peinture bleue antiaérienne. Les wagons de seconde classe (on venait de supprimer la troisième classe, mais c'étaient les mêmes) étaient verts et à six roues, les flancs un peu rebondis – une porte, une fenêtre, une porte, une fenêtre, également arrondies, chaque porte avec un marchepied en bois – et les sièges en moleskine d'un vert plus clair étaient disposés face à face, quatre de chaque côté du couloir central. Mieux valait éviter de s'asseoir près d'une porte, parce que, par temps froid, l'air entraît fort. Par les beaux jours, en revanche, la vitre baissée, on risquait de recevoir des escarbilles. La locomotive mettait un temps infini à s'arracher des gares et à prendre de la vitesse. Quelle était la durée du voyage ? Quelque quatre heures, probablement.

Je sais aussi que, quand il le pouvait, mais ce n'était pas souvent le cas, il se plaçait près d'une fenêtre sans porte. Alors il ne se lassait pas de regarder le paysage. D'ailleurs, il ne s'en est jamais lassé : aujourd'hui, quand il prend le train, il achète des journaux pour le voyage, mais la plupart du temps il ne les lit pas – même dans les TGV, quand tout défile trop vite, qu'espace et paysages sont comme annulés et que le regard ne peut plus s'accrocher à rien. En avion, il demande un siège près du hublot. Il cherche infatigablement à reconnaître les montagnes, les rivières et les villes. Et les nuages aussi sont des paysages. Surtout quand ils sont traversés de déchirures et qu'apparaît, par exemple, sur le trajet de Montréal, un lambeau de mer friselée sur lequel flottent des morceaux de banquise, ou quand soudain s'étalent sur fond turquoise les îles Caïman comme de grands lézards émeraude, signe que La Havane ou Porto Rico ne sont plus loin. Mais ceci est une autre histoire, et déjà je m'égare. Dans les voyages dont je parle ici, le train traversait – et d'ailleurs il traverse toujours – des vallées boisées et des grands champs se succédant en croupes douces, bornés de haies, de bouquets d'arbres, d'églises grises et de maisons de briques. À cette époque-là, la ligne passait par des lieux dévastés : l'immense gare de triage de Creil, dont l'enchevêtrement des rails était encore criblé d'entonnoirs de bombes, et les monticules informes qui avaient été des bases de fusées V2 braquées sur l'Angleterre. Tout au long du trajet, on voyait les débris des guérites précaires qui avaient servi d'abri contre les intempéries aux civils requis par les

occupants pour garder la voie, otages potentiels en cas de sabotage. Aux abords des gares subsistaient d'autres abris, en béton ceux-là. De part et d'autre dans les prés croussaient des mares aux formes circulaires qui marquaient les endroits où étaient tombées des bombes. On disait qu'à Creil les forteresses volantes avaient largué des bombes de six tonnes enchaînées, mais il pensait que cela faisait partie des bobards incontrôlables qui avaient circulé tout au long de la guerre, bobards à la vie dure. À elles seules six tonnes lui semblaient déjà une charge suffisante pour un bombardier, même américain. Mais après tout, allez savoir.

Le train ne s'arrêtait pas avant Amiens. Lors de ses premiers voyages, il n'y avait, autour de la gare, qu'un champ de ruines. Il l'avait vue se reconstruire peu à peu, en béton gris massif. Puis avait émergé une étrange tour aux ambitions de gratte-ciel (mot jusqu'à réservé à New York), dont il ne comprenait pas l'allure étriquée. Il sut plus tard qu'elle était l'œuvre d'un grand urbaniste du nom d'Auguste Perret, et il eut le loisir de retrouver les traces de ses méfaits un peu partout dans les villes françaises où les bombes avaient fait leur travail de mort imbécile.

Une fois – la guerre s'éloignait déjà, il devait avoir ou seize ou dix-sept ans –, il a fait une longue halte à Amiens, parce qu'il voulait voir la cathédrale. Parmi ses lectures, qui étaient erratiques et décousues, il avait croisé le livre d'un Anglais dénommé Ruskin, dont son manuel de philo faisait grand cas et qui chantait les louanges de ce chef-d'œuvre de l'art gothique dans

des termes dithyrambiques. Il s'était dit qu'il ne pouvait manquer ça. S'il a bien compris le livre de Ruskin – mais a-t-il vraiment lu *La Bible d'Amiens*, ou seulement feuilleté quelques pages ? –, par son architecture la cathédrale d'Amiens concentre dans ses pierres tous les secrets de la vie, de la société, de la philosophie du Haut Moyen-Âge. Il a donc marché parmi les ruines, les chantiers, les constructions nouvelles, jusqu'à la masse sombre qui se dressait dans une sorte de no man's land. Du quartier environnant ne demeurait guère que le tracé des trottoirs au ras du sol, comme un plan grandeur nature. Rien ne séparait la cathédrale de la rivière qui coulait non loin, en contrebas. Sur l'autre rive, il a vu une verdure foisonnante, les hortillonnages alors en pleine activité, potagers et vergers striés de petits canaux que parcouraient quelques maraîchers sur des barques plates. Une fois passée l'admiration ressentie en découvrant que la cathédrale était restée quasi intacte au milieu de ce paysage lunaire, il a été déçu. Pourtant, il aime bien entrer dans les cathédrales, comme dans toute vieille église en général : il a l'impression confuse qu'il trouvera peut-être dans leurs profondeurs quelque chose de mystérieux qu'il ne saurait nommer. Tout en se répétant que cela n'a rien, non, absolument rien à voir avec quoi que ce soit de religieux. Bien sûr. Mais la cathédrale d'Amiens lui a paru sans grâce, lourde, surchargée de sculptures dont le relief se perdait dans l'épaisse et infinie noirceur. Il savait que le livre de Ruskin avait été traduit par Marcel Proust, mais, à cette époque-là, cela n'avait guère de valeur pour lui car il ne

lisait pas Proust – ça devait venir plus tard, très tard –, paresse peut-être, et plus encore préjugé : qu'avait-il à faire d'un écrivain qui décrivait les mœurs d'une bourgeoisie pour lui disparue avec la guerre (et c'était tant mieux, pensait-il acerbement) ? Par la suite a paru un petit livre de Le Corbusier intitulé *Quand les cathédrales étaient blanches* : il y avait, dans ce titre et dans l'évocation qu'il annonçait, un parfum de forte nostalgie pour un monde dont les hommes avaient édifié des chefs-d'œuvre qui semblaient désormais et pour toujours engloutis sous la suie et la crasse produites et accumulées par leurs descendants. Comment savoir, alors, qu'un jour la glorieuse lumière des temps anciens se réverbérerait de nouveau sur les tours, les nefs et les arcs-boutants ? Le Corbusier a-t-il connu cette résurrection ? Il a en tout cas vécu assez longtemps pour voir ce que les bétonneurs qui se disaient ses disciples ont fait de ses rêves de cités qu'il voyait radieuses.

(Il y a peu, il est revenu à Amiens. La tour grise et l'ensemble de barres qui l'accompagne sont toujours là, et leur tristesse agressive aussi. Mais Amiens est une ville pleine de vie, où rien ne se lit plus des blessures subies : il se rend compte que, l'âge venu, il reste l'un des seuls à s'en souvenir, au milieu d'une population qui n'a plus rien à voir avec celle qu'il a pu connaître : nouvelles générations, mobilité du travail, flux migratoires. Il a suivi des rues piétonnières ombragées, où circule une foule affairée, jeune et diverse. On y respire encore – ou de nouveau – l'atmosphère d'une cité où la bourgeoisie a édifié au fil des siècles, et singulièrement

au XIX^e, époque pour elle triomphante, les signes aujourd'hui désuets de sa richesse, avec une assurance tranquille : caisse d'épargne, banques, palais de justice, musée, avec colonnes, macarons et cariatides. Les maisons ont peu d'étages, elles sont en briques, d'un rouge tirant sur le clair, avec parfois des reflets rosés que le temps n'a pas encore terni. En briques aussi sont les bâtiments universitaires entre le canal et la Somme, et la maison de la Culture, fleuron de l'époque Malraux. Il aime ces briques des maisons du Nord, dont la couleur évoque la chaleur paisible des intérieurs. Quant aux hortillonnages, ils ne sont plus qu'une curiosité touristique bien exploitée. Assis sur une marche, devant le parvis de la cathédrale, pour manger un sandwich, il a longuement bavardé avec un homme presque aussi âgé que lui, qui était venu conduire sa femme à l'hôpital et attendait qu'elle sorte de la consultation. L'homme lui a raconté qu'il avait été entrepreneur, il exploitait des sablières pour la fabrication du béton. La période la plus faste de sa vie avait été celle du retour des Français d'Algérie, parce que l'on a construit alors, a-t-il expliqué avec conviction, des grands ensembles en masse. Il admirait beaucoup la tour Perret.)

Entre la fenêtre du wagon et le paysage, les fils télégraphiques tendus de poteau à poteau comme des portées musicales montaient et descendaient à une cadence qui variait selon la vitesse du train. Depuis sa plus petite enfance, il aimait cet effet d'optique : c'était un élément important du voyage, comme la scansion des roues et le

bruit de leur passage sur les aiguillages. Avant Amiens, surtout dans les premières années, il lui arrivait de devoir rester debout. On se serrait comme on pouvait aux extrémités du wagon. L'accès aux toilettes était souvent bloqué. Il se souvient qu'un jour, faute d'une meilleure solution, deux gendarmes y ont installé le prisonnier qu'ils convoaient, dûment menotté, assis sur le couvercle de la cuvette, en laissant la porte ouverte. Il a tenté de rencontrer le regard du prisonnier, mais en vain.

Quand il se retrouvait coincé au milieu des voyageurs entourés de leurs valises et ballots de toutes sortes sur lesquels il butait dès qu'il déplaçait une jambe, il se sentait mal à l'aise, et ce n'était pas seulement physique. On ne se parlait guère. Les vêtements étaient sombres, vieux et usés – lui-même porta longtemps, et avec bonheur, un blouson défraîchi de l'armée américaine à fermeture à glissière, qui avait fini par lui être comme une seconde peau –, une odeur âcre stagnait, qui ne venait pas uniquement de la fumée épaisse des gauloises. Aussi préférait-il se tenir carrément dans le soufflet, malgré le fracas et le froid, seul. Il posait son sac sur les plaques mouvantes et s'asseyait dessus, durement secoué. Par la porte vitrée, il pouvait voir le wagon suivant, qui était parfois un wagon de première classe, à compartiments : son couloir était presque vide. Debout devant les grandes fenêtres, deux ou trois voyageurs fumaient nonchalamment. Il lui arrivait de les rejoindre, mais pas souvent, non par peur du contrôleur, mais parce qu'il méprisait ce genre de transgressions

dérisoires à l'ordre social. Les petits risques sont idiots, pensait-il, cela n'en vaut pas la peine, il faut savoir se réserver pour les grands, ceux où l'on risque sa peau (très jeune, il pensait en avoir déjà suffisamment connu). Et puis il détestait l'absurde réprobation qu'il lisait dans le regard de ces voyageurs de la classe supérieure, comme s'il trahissait la sienne.

À Amiens, le wagon se vidait à moitié. Dès lors, il trouvait une place assise. Le train s'arrêtait dans des stations dont il savait qu'elles étaient proches de la mer, mais on ne la voyait jamais. Certains noms résonnent encore dans sa mémoire : Fort-Mahon, Rang du Flers-Verton, Étaples-Le Touquet baptisé pompeusement Paris-Plage. On parlait, maintenant, on mangeait, on fumait toujours, et le sol du wagon était vite jonché de mégots, des enfants couraient dans le couloir central. L'été, les vacanciers descendaient, famille après famille, pour rejoindre leurs plages par les petits trains d'intérêt local colorés qui les attendaient. Il n'a jamais très bien su ce qu'il y avait au-delà de ces gares. Manque de curiosité ? Était-il vraiment si pressé d'arriver ? Même quand il a fait le trajet à bicyclette – en deux jours : il campait une nuit au moins dans les champs au bord de la route, et il avait très froid –, puis plus tard à moto ou en voiture, il filait droit devant lui, sur la route nationale numéro 1 aux pavés abominables. Si, pourtant : il se rappelle qu'un jour, pour réparer un pneu crevé de son vélo – clefs minute, râpe, rustine, dissolution et pompe –, il s'est arrêté sur un versant de l'estuaire au fond duquel s'étend Étaples. Il faisait soleil sur la

mer d'un gris bleu métallique, et il a vu la flottille des bateaux de pêche sortir du port et se déployer, voiles gonflées par le vent de terre. On les appelait des flo-barts. Dans son souvenir, certaines de ces voiles étaient noires, ou brun sombre, mais il les confond peut-être avec celles des sinagos du golfe du Morbihan qui naviguaient ainsi de conserve avec une majesté d'escadre. En tout cas, c'est un beau souvenir.

Souvent, il arrivait à destination à la nuit tombante. C'était habituellement à la gare centrale, dans le bas de la ville, quelques centaines de mètres avant le port vers lequel la voie se prolongeait pour gagner la gare maritime, destinée aux voyageurs qui prenaient le bateau d'Angleterre. Mais le train, continuant vers Calais, pouvait aussi ne pas descendre dans la vallée, échancrure ouverte sur la mer. Il faisait halte alors sur la hauteur, au flanc du plateau qui porte la colonne de la Grande Armée, à la station des Tintelleries : un nom qui reste pour lui associé au grelottement de la sonnerie annonciatrice de la venue imminente du train pour Paris, avant que celui-ci ne surgisse du tunnel qui béait à la limite même du quai. Dans les deux cas, il devait récupérer son vélo au fourgon à bagages, avec toujours la crainte d'une roue voilée.

Et là encore, je le vois dans l'ombre grandissante de la vaste gare noire – tout était décidément noir en cette lointaine époque – où il y avait, vers les six ou sept heures du soir, un grand mouvement de foule. Les omnibus aux wagons de bois inconfortables déversaient les ouvriers revenant de leurs trois-huit dans les usines

des environs : des aciéries de Pont-de-Briques, des usines de céramique de Desvres, des fabriques de Marquise. Épais bleus de travail, casquettes de drap, musettes luisantes de la patine causée par trop d'usure contenant les gamelles cabossées en étain ou en aluminium pour le manger de midi. C'est là qu'il retrouvait enfin le parler du Nord. Un parler traînant, presque plaintif, un accent chuintant, avec en même temps des télescopages de mots qu'il avait du mal à saisir et dont certains, même familiers, lui restaient incompréhensibles. Il a eu beau faire, il n'a jamais réussi à imiter le parler chtimi. Lui qui, pour avoir passé de longues années de son enfance dans le Midi, se surprend à retrouver d'instinct, dans sa voix, les tonalités musicales dès qu'il a dépassé Valence.

Dans la pénombre, il distinguait l'eau calme de la Liane dont il savait la couleur vert foncé, retenue par la vanne qui la séparait du bassin. Il tournait le dos aux quais sur lesquels, à la lumière jaune des projecteurs, les pêcheurs s'affairaient à débarquer les caisses remplies de poissons et de glace pilée. Il longeait un moment les docks qui bordaient le cours de la rivière en remontant vers l'intérieur. En toute saison venaient l'imprégner les odeurs de la marée entreposée dans les entrepôts et les wagons frigorifiques, à laquelle succédait celle, plus pénétrante, des harengs fumés, harengs saurs, kippers, craquelots et gendarmes. Par la suite, il a retrouvé cette odeur en Amérique, aux abords des sécheries des îles de la baie de Fundy, quand il est allé voir avec sa fille s'ébattre les baleines. Puis il obliquait à

gauche pour grimper, vers le bourg que rien ne séparait vraiment de la ville, la longue côte qui menait, entre deux rangées d'étroites maisons basses serrées les unes contre les autres pour se réchauffer mutuellement, vers le plateau. Aux confins de celui-ci, il dépassait l'église à la tour carrée et crénelée. La maison était là, au milieu des grands arbres, presque à la sortie du bourg, sur la petite route conduisant à travers champs à un village de pêcheurs tapi entre falaise et mer.

*

Sa mémoire, surtout quand elle remonte si loin, vibre d'un grand et lancinant bourdonnement d'images, de sons, d'odeurs. Tout est net, tantôt sombre, tantôt vif et coloré, et tout est à la fois totalement présent et totalement intemporel. C'est très loin, si loin qu'il sait bien à quel point il ne peut en garantir la vérité, et c'est si proche qu'il sait bien, aussi, que cela compose encore aujourd'hui une part inséparable de son être : pas seulement de ce qu'il a été, mais de ce qu'il est. Chaque moment, chaque geste en restent marqués d'innombrables parcelles du passé. Un simple mot prononcé par lui ou devant lui les fait ressurgir. Tatouages, cicatrices. Sauf que, longtemps, ce passé n'a vécu en lui que pour féconder le présent et nourrir l'avenir. Maintenant, avec l'âge, il comprend que cet équilibre qui enrichissait sa vie est en train de se rompre. L'avenir raccourcit d'année en année, et chaque année le passé s'alourdit davantage en occupant la place laissée vacante. Rien d'original,

pense-t-il. Oui, c'est l'âge. Sera-t-il bientôt l'un de ces vieux qu'il voyait dans son enfance, assis tout le jour près d'une fenêtre aux rideaux à demi tirés, silencieux, et le regard non pas absent mais comme perdu en eux-mêmes, ressassant – mais comment savoir ? – indéfiniment les mêmes souvenirs et les mêmes images ? Ou plus tard, quand lui-même a eu des enfants, ces autres vieux qui finissaient leur temps dans une île au ciel toujours changeant et que sa fille aimait tant regarder, au seuil de leur maison, fabriquer des voiliers dans des bouteilles ? Ceux-là ne savaient plus, même quand ils levaient les yeux vers l'horizon, que parler du temps de la journée et évoquer, par quelques brèves réminiscences, leurs navigations lointaines, toujours les mêmes aussi.

Et puis c'est une chose que de garder en lui tant de souvenirs si vivants, et c'en est une autre que de tenter de les attraper au passage, de les apprivoiser, de les prendre au piège des mots, de les dire et de les écrire. Les souvenirs défilent en toute liberté, ils volent, ils flottent, aussi précis qu'immatériels, ils apparaissent et disparaissent à leur gré, ils sont, comme on dit, libres comme l'air. Apparemment presque palpables, en réalité insaisissables. Les traquer dans leur course est une opération cruelle, comme fixer un papillon sur une épingle ainsi que le faisait son grand-père. Comme il le fait encore lui-même aujourd'hui, quand il ramasse une pierre qui brille si fort au soleil que son éclat semble émaner d'elle, feu caché dans sa gangue. Mais sa lumière se ternit dès l'instant où il la tient dans sa main, et ce ne sera plus

bientôt qu'une petite masse informe et anonyme sur une étagère. Les mots figent, réduisent, aplatissent irrémédiablement. Toute tentative de résurrection est vouée à un cruel échec. En lui, les souvenirs vivaient. Sortis de lui, alignés devant lui, réduits par lui à une série de signes noirs sur le papier blanc, ils ont à peine le temps de se débattre qu'ils ne sont plus que des objets morts. Vaine espérance. Il les sent devenir des ombres muettes. Il pense alors à ces albums de photos où se succèdent visages et paysages que leur auteur peine à commenter pour des amis ennuyés auxquels ils ne disent rien.

D'ailleurs, que sont-ils réellement, ces souvenirs qu'il veut croire conservés intacts, mais qu'il sait aussi mille fois refaçonnés par le travail du temps ? Polis et dépolis comme les morceaux de verre roulés par la mer qu'il lui arrive encore de cueillir sur le sable à la frange des vagues – et s'il y lit toujours des reflets, ceux-ci sont-ils vraiment ceux du temps premier ? Une image peut apparaître, précise, mais rien ne la relie plus à celles qui la précédaient ni à celles qui la suivaient. Instantanés, flashes, cadrages, tout le vocabulaire de la photographie, qui est l'un des plus grands leurres que peuvent poursuivre ceux qui croient emmagasiner durablement un petit morceau de monde.

Escarbilles de la locomotive, eau stagnante de la Liane, senteurs de la marée et du hareng séché, route étroite qu'il gravissait, pédalant en danseuse entre les maisons basses, mâchefer de l'allée conduisant à la maison familiale, et tant d'autres réminiscences tenaces, ne sont que des traces tellement réduites à l'état d'épures

qu'il n'est pas tout à fait dupe quant à leur véracité. Tout devait être plus divers, plus changeant, et il reste tant d'interstices vides qu'il est définitivement impuissant à remplir. La dernière fois qu'il est revenu dans ce port de son enfance, il a constaté qu'une large artère montait en ligne droite de la gare au plateau : n'existait-elle donc pas jadis pour qu'il fût obligé de faire un tel détour ?

Il a, au cours de sa vie, par curiosité autant que par métier, interrogé tant de personnes, des vieilles et des moins vieilles, sur leurs propres souvenirs qu'il en sait long sur les pièges de la mémoire : elle ne cesse de se transformer et de se reconstruire en se mélangeant jour après jour au présent. Ce n'est pas un hasard si, comme il l'a souvent dit et écrit, ils sont si nombreux, ces inconnus qui lui répètent que, de leur vie, il pourrait faire un roman. De la sienne aussi il le pourrait ? Oui, mais après, quoi ?

*

Aujourd'hui, la maison n'existe plus. De ce qu'elle était, il ne conserve qu'une unique image tangible, une carte postale couleur sépia. À en juger par la voiture qui stationne sur le terre-plein, la carte postale doit dater des années vingt, bien avant sa naissance. Pour autant qu'il puisse la détailler, cette voiture est une décapotable découverte à quatre ou cinq places, avec un énorme museau entre de hautes roues protégées par de grands pare-boue qui portent des phares proéminents.

